

Petits Arrangements avec les morts

Pourquoi un travelling est-il beau ? Question aussi insoluble que de se demander pourquoi une phrase est belle. A toutes les réponses que l'on avancera, il manquera toujours quelque chose : un impondérable, un mystère. Et ce mystère, si l'on arrivait, par miracle, à le percer à jour, ne laisserait plus de cette beauté qui nous touchait qu'un masque sans vie, une écorce vide, une image morte. Pourtant, devant le plaisir « immédiat » qui nous envahit, dès le premier plan du film, devant cette certitude « immédiate » qu'on fait bien d'être là et que ce film est beau, on ne peut pas ne pas s'interroger : pourquoi ce travelling nous émeut-il autant ? C'est un travelling latéral, de gauche à droite, sur une plage bretonne, un jour d'été. Dans le fond, la mer. Devant, des gosses qui jouent, des adultes qui prennent un bain de soleil. On entend les cris des enfants, des bribes de paroles. Et le travelling s'achève sur un superbe château de sable, tel que tous les gosses en ont rêvé, avec tours crénelées, petits escaliers, mâchicoulis et pont-levis... Et, justement, un petit garçon le regarde avec admiration. C'est tout. Et cela suffit à nous faire pressentir ce que sera le film. On pense vaguement à Dimanche d'août, de Luciano Emmer : fresque unanimiste où une quinzaine de destins se croisaient sur la plage d'Ostie. On se retrouve surtout dans l'état exact qui convient pour entrer dans le film : en quelques secondes, Pascale Ferran a fait resurgir notre enfance et nous a rendu nos yeux de 9 ans et demi. Les yeux mêmes de Jumbo, le petit garçon qui admire le château de sable. Comme son maître d'oeuvre, Vincent, un homme d'âge mûr, s'en va, Jumbo lui propose de garder le château pendant trois quarts d'heure, jusqu'à l'arrivée de la marée. Vincent remercie poliment et donne rendez-vous à Jumbo pour le lendemain, midi, heure où, comme tous les jours, il construira un nouveau château. Or, Jumbo ne peut mener à bien sa mission : le château est détruit. Fin du prologue. Mais par qui a-t-il été détruit ? C'est ce que va nous apprendre le premier volet de ce film en forme de triptyque. Il s'intitule Jumbo et commence le lendemain, à midi. Caché sous un pédalo, avec des lunettes de plongée et des jumelles, Jumbo observe Vincent. Il se parle à lui-même : « C'est pas ma faute, mais c'est quand même moi le responsable. » Et il revoit ce qui s'est passé les jours précédents et a entraîné, la veille au soir, la destruction du château par les grands frères d'un certain Bruno. Mais ces enchaînements de cause à effet sont coupés par d'autres retours en arrière, plus lointains ceux-là. Et tous ces retours en arrière, dans des temps différents, se mêlent, s'entremêlent, s'entrelacent avec tant d'aisance et de logique subjective mais la logique de Jumbo est devenue la nôtre que nous ne perdons jamais le fil. Peu à peu, les morceaux du puzzle s'encastrent les uns dans les autres, dessinant un motif que la destruction du château de sable n'a été qu'un prétexte pour ramener au jour. Jumbo commence par nous raconter pourquoi le « chef de l'Organisation » lui a donné ce nom. « Je lui ai demandé : c'est à cause de mes oreilles, chef ? Non, c'est parce que les éléphants n'oublient jamais rien. » Jumbo s'est fait le gardien de la mémoire. Comme Julien Davenne, à qui François Truffaut prêtait son visage, il s'est inventé une « chambre verte ». Dans un vieux blockhaus, il a installé une salle des morts, où il allume des bougies à leur mémoire et où il pense à eux, très fort, parce qu'on lui a dit que les morts, dès qu'on les oublie, sombrent dans le néant. L'Organisation, la chambre des morts, ce sont les « petits arrangements » de Jumbo pour pouvoir survivre à un choc reçu trop jeune, à une mort qui n'est pas dans l'ordre des choses. Les deux autres chapitres, respectivement intitulés François et Zaza, racontent ce qui se passe dans la tête du frère cadet et de la soeur aînée de Vincent, ce même jour, toujours entre midi et sept heures du soir. François, Zaza et leur plus jeune soeur, Suzanne, sont venus passer quelques jours de vacances auprès de Vincent, resté au pays. Eux aussi, dans leur enfance ou leur adolescence, ont été confrontés à la mort. Cette mort, dit Pascale Ferran, leur a laissé un sentiment inconscient de culpabilité : ils se sont pris pour des « survivants » donc ils survivent. Et ils sur-

vivent, comme Jumbo, au prix de quelques « petits arrangements » : ils se mentent, ils inventent, ils se créent des obligations. Bref, ils font ce qu'ils peuvent pour vivre au mieux ou au moins mal. Mais cette journée à la plage dérègle, pour quelques heures, la mécanique. Mêmes « révélateurs » que pour Jumbo : Vincent et son château. Même construction en forme de puzzle : on suit les pensées de François, puis de Zaza. Et ces pensées nous entraînent dans des retours en arrière selon un temps apparemment anarchique. Apparemment. Car tout est maîtrisé dans ce premier long métrage de Pascale Ferran. Et surtout le temps. Comment parler de la mort sans parler du temps ? Le temps qui passe et nous rapproche, minute par minute, de la mort. Le temps qui use jusqu'à nos souvenirs. Le temps que l'on casse, pour se donner l'illusion de l'asservir. Zaza trouve que le temps passe trop vite. Et elle est épuisée d'avoir consacré sa vie à s'occuper des autres. François le voit comme suspendu (« Sur une plage, dit-il, il faut que le temps change pour que le temps passe »). Lui, il a consacré sa vie à des insectes morts qu'il peut à loisir étudier et classer. Quant à Jumbo, il croit encore que la mémoire peut faire échec au temps. Mais la mémoire est trompeuse. François s'achève sur un dialogue étonnant entre François et Suzanne. Seul avec sa soeur, il laisse tomber le masque, révèle sa parano et crie ses rancœurs, sa rancune, presque sa haine à l'égard de son frère. Il rappelle à Suzanne ce moment de leur enfance où Vincent les avait traités de « sans-cœur » parce qu'ils jouaient au tambour après la mort de leur soeur. « Mais ce n'était pas Vincent, c'est Papa. Et c'était après la mort de Mamie », réplique Suzanne. Et voilà le doute jeté sur tous les souvenirs de François, qu'on avait, jusqu'à présent, tenus pour vrais. Si l'on excepte le dernier chapitre, Zaza, moins réussi parce que trop explicite, Petits Arrangements avec les morts révèle un nouvel auteur, dont l'univers est proche de celui d'Arnaud Desplechin. Comme dans La Vie des morts, Pascale Ferran étudie les réactions des vivants devant la disparition d'un proche. Et, comme dans La Sentinelle, elle s'acharne à découvrir un mystère. Mais pas le mystère d'une tête réduite, non : le mystère des vivants. Et pas avec un scalpel : avec une caméra discrète et distante. Pascale Ferran n'est pas comme ses personnages. Elle ne cède pas aux « petits arrangements ». Elle ne triche pas. Elle se tient à la distance exacte qui convient. Un peu comme Ozu. Le chapitre Jumbo est souvent filmé à hauteur d'enfant et toujours avec une caméra très mobile. François, au contraire, est filmé sans fantaisie parce que François n'en a pas. Et, dans Zaza, il est logique, après tout, qu'elle illustre par des images un peu niaises un peu new age cette énergie qui s'échappe des corps, puisque c'est ce qu'imagine Zaza. Il n'empêche que Zaza est le moins intéressant des personnages, parce que le moins mystérieux. Dans le remarquable court métrage de Pascale Ferran, Le Baiser, des couples se succédaient devant la caméra. Ils la regardaient, s'embrassaient et la regardaient encore. Puis, après quelques secondes, Pascale Ferran coupait. Ici, elle procède de même. Elle observe, elle cherche à comprendre, mais elle n'intervient pas. C'est une scénariste discrète qui montre les gestes de ses personnages, qui montre même ce qui se passe dans leur tête, mais sans jamais rien nous expliquer et, a fortiori, sans jamais porter le moindre jugement. C'est aussi une réalisatrice respectueuse qui, durant tout le film, traque, cerne, apprivoise le mystère mais ne le perce jamais. Car elle sait bien qu'à l'instant même où elle le percera, ce mystère, la vie s'échapperait. Et les personnages ne seraient plus que des masques sans vie, des écorces vides, des images mortes... - Claude-Marie Trémois

Claude-Marie Trémois